

La vraie figure de Thérèse
dans
Thérèse Desqueyroux

『テレーズ・デスケルー』における
テレーズの真の姿とは

Mémoire de fin d'études
au
Département de littérature française
de
l'Université Sophia

présenté par
Airi SUEKANE
2009

Table de matières

Introduction.....	p. 2.
I. L'impression d'une femme forte qui trouve sa liberté.....	p. 4.
1. Une femme intelligente.....	p. 4.
2. Une femme indépendante.....	p. 5.
3. Une femme courageuse et libre.....	p. 7.
II. De quoi Thérèse veut-elle alors se libérer ?	p. 8.
1. De l'étouffement de la société, de son entourage.....	p. 8.
2. De la domination de son mari	p. 11.
3. Les images de cette captivité.....	p. 12.
III. Est-ce qu'elle peut réussir à s'en libérer ?.....	p. 14.
1. Dissimulation instinctive de Thérèse.....	p. 14.
2. Goût pour la solitude de Thérèse.....	p. 15.
3. Prisonnière d'elle-même.....	p. 16.
Epilogue.....	p.18
Conclusion.....	p. 22.
Bibliographie.....	p.23.

Introduction

François Mauriac est né à Bordeaux en 1885, dans une famille de la bonne bourgeoisie qui possède son vignoble et sa forêt de pins dans cette région.

Sans père (son père est mort quand il avait un an), il est élevé par sa mère pieuse chrétienne. Pour Mauriac, qui ne connaît presque pas son père, l'existence de sa mère était tout et il avait une prédilection pour elle. Même si l'éducation catholique de sa mère était très stricte, il voulait toujours l'amour de sa mère. De plus, il se sentait vraiment triste lors de l'absence de sa mère qui sortait pour arpenter sa propriété.

En raison de cette prédilection pour sa mère, Mauriac ne pouvait pas se faire aux autres. De plus, il a été taquiné par les autres élèves à l'école. Donc, il était dans la solitude complète. Le moyen de fuir devant cette solitude était de se livrer à quelque chose, pour Mauriac, à la lecture.

En devenant grand, il éprouve le désir de se connaître lui-même et il prend conscience de lui. Mais dans la région de Bordeaux où se trouve la hiérarchie stricte, il est difficile pour lui de juger précisément sa valeur de lui-même. Donc il sort de Bordeaux et va à Paris où il s'entretient librement de la littérature avec des poètes.

Jusqu'ici, nous nous apercevons que la situation de l'adolescence de Mauriac est semblable à celle de Thérèse, l'héroïne de *Thérèse Desqueyroux*, publiée en 1927. C'est vrai que ce roman se fonde sur le monde bourgeois provincial dont l'auteur est issu et sur les expériences de l'auteur lui-même. Il nous le dit dans sa préface :

Thérèse, beaucoup diront que tu n'existes pas. Mais je sais que tu existes [...]. Adolescent je me souviens d'avoir aperçu, dans une salle étouffante d'assises, livrée aux avocats [...]¹.

Mauriac a certainement vu, à dix-huit ans, la vision d'une salle d'assises, d'une maigre empoisonneuse entre deux gendarmes. Il a utilisé,

¹ François Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, Bernard Grasset, 1927, p.7.

Notre mémoire portant sur *Thérèse Desqueyroux*, pour toutes les citations tirées de cette œuvre nous indiquerons dorénavant que le numéro de la page.

dans *Thérèse Desqueyroux*, une histoire de fausses ordonnances dont l'accusée s'était servie pour se procurer des poisons.

Mais cependant, ce roman n'est pas simplement son histoire vécue. En fait, le motif de cette empoisonneuse qu'il a vu était très simple : elle aimait un autre homme que son mari. Donc nous comprenons que l'auteur a reconstruit le personnage de ce roman, c'est-à-dire que Thérèse est toute différente et plus compliquée que l'empoisonneuse réelle.

Alors, pourquoi Mauriac a-t-il créé Thérèse ? En d'autres termes, que représente Thérèse pour l'auteur et pour nous aussi ? Pour répondre à cette question, dans un premier temps, nous verrons l'image d'une Thérèse libre qui a correspondu à notre première impression. Puis, dans un second temps, nous chercherons les raisons pour lesquelles Thérèse désire se libérer. Enfin, nous allons analyser si sa liberté est vraie et examiner la figure véritable de Thérèse.

I. L'impression d'une femme forte qui trouve sa liberté

Quelle image vous avez de Thérèse Desqueyroux à la première impression ? Peut-être, vous découvrez quelques particularités dans ce personnage. Il nous faut noter que Thérèse est une femme pas comme les autres. En quoi est-elle différente ?

1. Une femme intelligente

Cette particularité s'est déjà manifestée à l'époque où elle était lycéenne :

Au lycée, elle avait paru vivre indifférente et comme absente des menues tragédies qui déchiraient ses compagnes. Les maîtresses souvent leur proposaient l'exemple de Thérèse Larroque : – « Thérèse ne demande point d'autre récompense que cette joie de réaliser en elle un type d'humanité supérieure. Sa conscience est son unique et suffisante lumière. L'orgueil d'appartenir à l'élite humaine la soutient mieux que ne ferait la crainte du châtement... »²

Nous comprenons qu'elle était une fille qui transcendait beaucoup les autres. Autrement dit, elle n'était pas au même niveau que les autres. Sa maîtresse a enseigné à ses élèves une morale toute humaine et Thérèse était la seule fille qui s'élève vers cette perfection, à tel point qu'on a pu la proposer en exemple à ses camarades. Etant l'exemple de ses camarades, l'élite, elle était confiante en elle. Sa conscience n'avait pas besoin de l'aide des autres. En plus, « l'intelligence de Thérèse était fameuse³ » : les gens de village aussi admettent sa sagesse et en conséquence, Bernard devait étudier durement avant le mariage avec Thérèse car « un mari doit être plus instruit que sa femme⁴ ». En effet, elle était aussi sage que les hommes. D'ailleurs, cette fille intelligente avait une soif de connaissance ; elle montre aussi une grande préférence pour la lecture :

² p.21.

³ p.26.

⁴ p.26.

Elle (Anne) haïssait la lecture, n'aime que coudre jacasser et rire. Aucune idée sur rien, tandis que Thérèse dévorait du même appétit les romans de Paul de Kock, les *Causeries du lundi*, l'*Histoire du Consulat*, tout ce qui traîne dans les placards d'une maison de campagne⁵.

Nous comprenons que Thérèse méprise l'innocence d'Anne, qui est la petite sœur de Bernard et que Thérèse donne de l'importance aux idées au contraire d'Anne. En lisant beaucoup de livres, Thérèse enrichit ses connaissances et cela lui permet d'approfondir sa réflexion. Etant une personne qui peut réfléchir, « elle sait qu'elle n'était pas alors aussi pure qu'on le disait. Elle sait que sa conscience n'a pas été pour elle cette lumière suffisante qu'on lui promettait ; et que l'orgueil qui devait la porter l'a égarée plus qu'il ne la soutenue ⁶». Nous voyons que certes les gens parlaient bien de son intelligence, mais que Thérèse n'était pas satisfaite d'elle-même. Comme elle ne pouvait pas se faire aux autres en raison de sa conscience, elle se jugeait indigne des autres. Donc, en devenant grande, elle commence à réfléchir sur elle-même et à chercher le sens de son existence.

2. Une femme indépendante

Elle désire être elle-même, surtout, depuis sa rencontre avec Jean, issu d'une famille juive à Bordeaux, qui habite ordinairement à Paris. Jean a parlé à Thérèse de ses maîtres, de ses amis et de livres, et il lui a fait entrevoir la vie de Paris, un autre monde qu'elle ne connaît pas. Après avoir écouté ce discours assez nouveau pour elle, Thérèse montre un intérêt pour la réalisation de soi :

Le corps et l'âme orientés vers un autre univers où vivent des êtres avides et qui ne souhaitent que connaître, que comprendre __ et selon un mot qu'avait répété Jean avec un air de satisfaction profonde « devenir ce qu'ils sont »⁷.

⁵ p.28.

⁶ p.59

⁷ p.67.

Bref, elle désire devenir elle-même comme les gens libres de Paris dont Jean lui a parlé. Et elle avait déjà ce désir avant son mariage avec Bernard. Rappelons ici pourquoi elle s'est mariée. C'est parce qu'elle voulait obtenir sa propre place : « elle avait hâte d'avoir pris son rang, trouvé sa place définitive⁸ ». Ainsi, nous comprenons qu'elle voulait affirmer sa personnalité en s'entrant dans un ordre de la famille avant son mariage. Mais elle était fausse. Elle n'a pas trouvé ce qu'elle cherchait dans sa nouvelle famille. C'est-à-dire, ce n'est pas « devenir elle-même » pour elle que de devenir une épouse et une mère obéissante qui s'occupe de la maison. Ainsi, elle ne montre aucune attitude en tant qu'épouse : « Puis je rentrais ; je somnolais devant le feu du salon ou de la cuisine, servie en tout par tante Clara⁹ ». Donc, elle ne fait pas du tout les travaux ménagers. Et elle a un caractère viril : par exemple, « elle fume comme un sapeur¹⁰ ». Par ailleurs, elle est indifférente à son enfant : « Elle ne voulait pas que Marie lui ressemblât. Avec cette chair détachée de la sienne, elle désirait ne plus rien posséder en commun¹¹ ». Mme de la Trave, mère de Bernard, admet aussi cette indifférence de Thérèse : « Bien sûr, il ne faut pas lui demander de surveiller son bain ou de changer ses couches : ce n'est pas dans ses cordes¹² ». Ainsi, elle ne peut ni jouer le rôle d'épouse ni celui d'une mère dévouée à sa famille.

De plus, le caractère indépendant de Thérèse ne lui permet pas de s'adapter à son milieu familial, d'obéir à l'esprit familial à la différence des autres femmes :

Me masquer, sauver la face, donner le change, cet effort que je pus accomplir moins de deux années, j'imagine que d'autres êtres (qui sont mes semblables) y persévèrent souvent jusqu'à la mort. Sauvés par l'accoutumance peut-être, chloroformés par l'habitude, abrutis, endormis contre le sein de la famille maternelle et toute-puissante. Mais moi, mais moi, mais

⁸ p.31.

⁹ p.60.

¹⁰ p.30.

¹¹ p.78.

¹² p.78.

moi...¹³

Nous trouvons ici, une image de l'intoxication, de l'empoisonnement par les mots comme l'« accoutumance », « chloroformés », « abrutis ». Thérèse pense que si elle reste dans sa famille, elle risque de se perdre elle-même et ne pourra pas être réhabilitée éternellement. Bref, la famille n'est pas un lieu où elle peut se réaliser et « devenir elle-même ». Il est impossible pour elle de continuer à vivre en se mentant à elle-même par rapport à ce qu'elle veut être.

3. Une femme courageuse et libre

Etant incapable de supporter la vie dans sa famille, elle cherche une autre vie où elle pourrait affirmer son individualité et ne pas perdre sa personnalité dans l'esprit familial. Donc, elle s'efforçait de se libérer de sa famille en tentant d'empoisonner Bernard. Par ailleurs, ce roman nous donne une impression de liberté dans l'ensemble ; commencé avec la scène de l'acquittement, ce roman se finit par la libération de Thérèse. Après ce crime, elle devait subir des instructions successives, mais elle est finalement acquittée. L'avocat a dit à Thérèse : « Vous pouvez sortir ¹⁴ ». Elle sort du tribunal et voilà elle devient libre. De plus, elle ressent une joie à retrouver la nature :

L'odeur de fournil et de brouillard n'était plus seulement pour elle l'odeur du soir dans une petite ville : elle y retrouvait le parfum de la vie qui lui était rendue enfin ; elle fermait les yeux au souffle de la terre endormie, herbeuse et mouillée¹⁵.

En sentant l'odeur fraîche de la nature, il est probable que Thérèse songe à une nouvelle vie qui va commencer. Thérèse désire vivre toute seule à Paris, loin de sa famille. Bernard accepte finalement cette demande de sa femme : « Je vous demande d'attendre jusqu'au mariage d'Anne ; il faut que tout le pays nous voie, une fois encore, ensemble ; après, vous serez libre ¹⁶ ».

¹³ p.96-97.

¹⁴ p.9.

¹⁵ p.10.

¹⁶ p.118.

Ainsi, elle peut se libérer de la famille pour réaliser son désir d'être elle-même.

Ainsi nous voyons une sorte de force chez cette femme qui a une ferme conviction d' « être elle-même » et qui peut prendre des décisions pour réaliser son désir.

II. De quoi Thérèse voulait-elle se libérer ?

Nous comprenons que Thérèse a un désir d' « être elle-même ». Mais pourquoi elle souhaite si fortement se libérer de sa famille ? Nous trouvons ici une contradiction : Une fois mariée, Thérèse demeure insatisfaite et désire fortement se libérer de sa famille et de son mari. Mais or, elle s'est mariée de sa propre volonté, en hâte et avec détermination. « Il (Bernard, mari de Thérèse) aurait bien attendu, mais elle l'a voulu, elle l'a voulu, elle l'a voulu.¹⁷ », dit sa belle-mère, Mme de la Trave. De plus, Thérèse est d'accord sur ce point. Elle admet qu'elle a voulu ce mariage : « C'était vrai qu'il n'avait montré aucune hâte.¹⁸ » Alors, de quoi donc voulait-elle se libérer exactement dans ce mariage qu'elle avait tant désiré ?

1. De l'étouffement de la société, de son entourage

Tout d'abord, elle voulait se libérer de l'étouffement de la société, plus exactement, de celle de sa famille. La préoccupation des gens de cette région, surtout celle des bourgeois, est toujours la famille. Le mariage de Thérèse et de Bernard, par exemple, a été conclu dans l'intérêt des deux familles :

M. Larroque (père de Thérèse) se félicitait de ce qu'Argelouse, qui le débarrassait de sa fille, la rapprochait de ce Bernard Desqueyroux qu'elle devait épouser, un jour, selon le vœu des deux familles, et bien que leur accord n'eût pas un caractère officiel.¹⁹

¹⁷ p.30.

¹⁸ p.30.

¹⁹ p.25.

Nous voyons ici le désintérêt de M.Larroque pour sa fille. Il ne s'intéresse qu'à la propriété pour son honneur dans le village. De plus, les gens de village considèrent leur mariage comme une chose obligée : « Tout le pays les mariait parce que leurs propriétés semblaient faites pour se confondre.²⁰ » Ainsi, la préoccupation des gens qui entourent Thérèse est justement la terre. Nous trouvons donc une hiérarchie terrienne qui est décidée par la propriété. Dans cette région, la propriété décide le prestige d'une famille. Donc, le mariage de Bernard et Thérèse est simplement décidé en suivant cette hiérarchie.

Par ailleurs, ce que les Desqueyroux attendaient d'elle est seulement de perpétuer la lignée familiale :

Les La Trave vénéraient en moi un vase sacré ; le réceptacle de leur progéniture ; aucun doute que, le cas échéant, ils m'eussent sacrifiée à cet embryon. Je perdais le sentiment de mon existence individuelle. Je n'étais que le sarment ; aux yeux de la famille, le fruit attaché à mes entrailles comptait seul²¹.

Ici, par les vocabulaires religieux, nous trouvons que les Desqueyroux sacralisent Thérèse. Pour eux, Thérèse, qui est enceinte n'est plus une personne, mais un être supérieur et ils la traitent comme une déesse mère. Ainsi, la préoccupation de cette famille était l'enfant seul.

Par ailleurs, le père de Thérèse est toujours soucieux de son honneur. Même si sa fille, est épuisée après les instructions successives de l'empoisonnement, monsieur Larroque ne s'inquiète pas du tout pour elle :

Il ne l'écoute pas ; ne la voit plus. Que lui importe ce que Thérèse éprouve ? Cela seul compte : son ascension ver le Sénat interrompue, compromise à cause de cette fille.²²

Pour ce père, la chose plus importante était seulement de protéger son honneur, son ambition sociale. Car l'affaire de sa fille risquait de

²⁰ p.26.

²¹ p.75.

²² p.13.

compromettre sa carrière. Donc même si Thérèse a été déclarée non coupable à l'instruction, elle reste coupable pour son père parce qu'elle est coupable de diffamer sa famille. Car, M.Larroque est surtout soucieux de l'apparence de la famille :

C'était incroyable qu'elle ne comprît pas que la moindre dérogation aux usages serait leur mort. C'était bien entendu ? Il pouvait compter sur Thérèse ? Elle avait causé à la famille assez de mal...« Tu feras tout ce que ton mari t'ordonnera de faire. Je ne peux pas mieux dire. » ²³

M.Larroque accuse sa fille de les mettre en danger de mort. A cause de l'affaire de Thérèse, tous devaient faire des démarches pour effacer la vérité et pour défendre l'apparence honorable de la famille. Tous sont pour la défense de la famille, pour l'apparence.

Bref, comme nous l'avons vu, la notion de famille est le fondement de façon de penser de tous ceux qui entourent Thérèse et ils sont pris par des préjugés. Thérèse affirmait : « Les ragots de Saint-Clair ne touchent qu'aux apparences : les cœurs ne se découvrent jamais. [...] De même qu'ici toutes les voitures sont " à la voie ", c'est-à-dire assez larges pour que les roues correspondent exactement aux ornières des charrettes²⁴ ». Donc, il n'est pas permis de sortir de la voie tracée. Si quelqu'un sort des préjugés, il est condamné à l'effacement comme cette aïeule scandaleuse, qui est effacée, anéantie par la conjuration familiale. Dans cette société, on entend souvent qu' « il faut faire le silence²⁵ ». Certes Thérèse ne rejette pas la famille bourgeoise parce qu'elle se voit aussi comme une bourgeoise et admet qu'« elle avait toujours eu la propriété dans le sang²⁶ ». Le problème pour elle n'est donc pas les normes de la bourgeoisie, mais c'est la perte du sens de son existence devant la famille : « Le jour étouffant des noces [...] ce fut ce jour-là que Thérèse se sentit perdue. ²⁷» dit-elle. La chaleur de l'été, le caquetage bruyant des dames, l'odeur de leurs parfums, tout se mélange dans l'église où

²³ p.15.

²⁴ p.64-65.

²⁵ p.69.

²⁶ p.32.

²⁷ p.33.

le mariage a lieu et Thérèse souffre de cette situation. Cette description nous suggère que la vie conjugale qui va commencer va être étouffante pour elle. En effet, sous le carcan familial, il est presque interdit de parler ou de se comporter librement. De plus, les autres prennent ce qu'elle dit comme une chose sans importance :

Si un cri sincère échappait à Thérèse, la famille avait admis, une fois pour toutes, que la jeune femme adorait les boutades. « Je fais semblant de ne pas entendre, disait Mme de la Trave, et si elle insiste, de n'y pas attacher d'importance ; elle sait qu'avec nous ça ne prend pas... »²⁸

Bref, personne ne cherche à la voir telle qu'elle, à écouter ce qu'elle essaie de dire dans cette famille. On demandait à Thérèse tacitement de dissimuler ses sentiments et d'obéir à l'esprit familial, et cela signifie « la destruction de la personnalité ²⁹» pour elle.

2. De la domination de son mari

Thérèse est une femme qui donne de l'importance aux processus de la pensée et de l'action. Mais au contraire, Bernard est un homme très simple. Par conséquence, Thérèse a tenté plusieurs fois d'exprimer la raison compliquée pour laquelle elle a empoisonné Bernard de son empoisonnement, mais elle y a toujours renoncé. Elle dit de lui : « Il classe tous les sentiments, les isole, ignore entre eux ce lacs de défilés, de passages ³⁰». Il n'essaie pas du tout de comprendre le sentiment de Thérèse. Il manque d'imagination de raisonnement, de réflexion et d'intériorité. Il voulait tout de suite des faits, des gestes, une réponse rapide et simple³¹. Sur ce point, on comprend qu'il est aussi pris par les préjugés comme les autres.

En outre, c'est un dominateur. Non seulement il ne s'inquiète pas d'elle, mais il la tient par la force :

²⁸ p.77-78.

²⁹ Jean Touzot, *François Mauriac une configuration romanesque*, Lettre Moderne, 1985, p.57.

³⁰ p.20.

³¹ Maurice Maucuer, *Thérèse Desqueyroux Mauriac*, Hatier, Paris, 1970, p.40.

Du fond de la pièce, il se précipite, les veines de la face gonflées ; balbutie :

« Quoi ? Vous osez avoir un avis ? émettre un vœu ? Assez. Pas un mot de plus. Vous n'avez qu'à écouter, qu'à recevoir mes ordres à vous conformer à mes décisions irrévocables. » [...] Il la voit sourire ; s'exaspère, hausse le ton, elle est obligée d'écouter :

« Moi, je vous tiens ; comprenez-vous ? Vous obéirez aux décisions arrêtées en famille, sinon... »³²

Vis-à-vis de Thérèse, Bernard tient tous les pouvoirs. Il est lui-même une loi et interdit à Thérèse de prendre la parole. Il continue : « vous n'êtes plus rien ; ce qui existe, c'est le nom que vous portez, hélas³³ ». Il nie son existence, Thérèse est réduite au prestige du nom de sa famille.

La relation de Bernard et Thérèse, comme un dominateur et une prisonnière, est représentée et mise en valeur par la métaphore de « la chasse » :

Bernard, au fond de la cuisine proche, enlevait ses bottes, racontait en patois les prises de la journée. Les palombes captives se débattaient, gonflaient le sac jeté sur la table³⁴.

Là, le chasseur représente Bernard, et la palombe représente Thérèse. Dès le début jusqu'à la fin, « perce la métaphore tragique qui assimile l'héroïne à une pauvre proie humaine ³⁵ ». Nous comprenons que l'image de la chasse suggère l'emprisonnement physique et moral de Thérèse ou bien la domination de Bernard.

3. Les images de cette captivité

Elle est obligée d'obéir à l'ordre de la famille et à l'ordre de son mari, la personne la plus proche d'elle. En l'obligeant à rester à la maison comme

³² p.89-90.

³³ p.92.

³⁴ p.70.

³⁵ Jacques Monférier (éd), « Mauriac romancier », *La revue des lettres modernes François Mauriac 4*, Lettres Modernes, 1984, p.18.

une prisonnière, sa famille lui enlève la liberté. Ainsi, elle se sent qu'on l'étouffe et découvre la captivité. Ou plutôt, sa captivité a déjà commencée depuis son mariage avec Bernard :

Du côté de la grand-place, les volets en sont toujours clos ; mais à gauche, une grille livre aux regards le jardin embrasé d'héliotropes, de géraniums, de pétunias³⁶.

C'est une description de sa maison faite par Thérèse au premier jour de sa vie avec sa nouvelle famille. Les mots comme les « volets » et une « grille » nous donnent une image qu'elle est enfermée dans sa maison. Comme nous l'avons vu, Thérèse s'est mariée avec Bernard pour obtenir sa propre place, pour affirmer sa personnalité. Mais en réalité, elle est rentrée dans une prison. Donc, nous comprenons que Thérèse est toujours enchaînée à sa famille depuis son mariage.

Ne supportant plus de cette captivité, elle a empoisonné son mari pour obtenir sa liberté. Mais après cette affaire, elle devait subir des instructions successives et elle était complètement épuisée. Puis, elle est acquittée et sort du tribunal. Mais ce n'est pas, en fait, une vraie délivrance. Les portes du tribunal à peine refermées, et voici que s'ouvrent devant Thérèse celles d'une autre prison³⁷ :

Parfois passe une charrette et les mules d'elles-mêmes prennent la droite sans que bouge le muletier endormi. Il semble à Thérèse qu'elle n'atteindra jamais Argelouse ; elle espère ne l'atteindre jamais³⁸.

Argelouse est le village où sa maison se trouve et aussi l'endroit gravé dans son souvenir d'une enfance heureuse avec Anne. Donc, d'un côté, elle a un sentiment d'impatience d'y arriver. Mais d'un autre côté, elle a peur d'y arriver, un sentiment de ne pas vouloir rentrer à sa maison parce que c'est une prison suivante pour elle. C'est vrai qu'après être rentrée à

³⁶ p.47.

³⁷ Jacques Monfériet, (éd), « Mauriac romancier », François Mauriac 4, Lettres Modernes Minard, 1984, p.24.

³⁸ p.16.

Argelouse, ce que Thérèse voit est encore le pouvoir de Bernard. Il lui dit : « Vos repas vous seront servis par Balionte dans votre chambre. L'accès de toutes les autres pièces vous demeure interdit ³⁹ ». En effet, elle est encore enfermée dans sa maison, plus exacte dans sa chambre comme dans un cachot. Donc, nous comprenons que plus elle se débat, plus elle se découvre prisonnière.

III. Est-ce qu'elle peut réussir à s'en libérer ?

Jusqu'à maintenant, nous comprenons que Thérèse désire se libérer de sa famille parce qu'elle ne peut pas réaliser son désir d' « être elle-même » à cause de l'étouffement de sa famille, de Bernard. Elle veut s'exprimer pour que les autres la comprennent, mais les autres ne l'écoutent pas du tout. Et pour vivre dans sa famille, elle doit se mentir. Donc elle a le sentiment qu'on l'étouffe. Mais il nous faut nous interroger sur le raisonnement de Thérèse : Est ce que c'est seulement à cause des gens qui l'entourent que Thérèse ne peut pas « être elle-même » ? Et est ce que c'est vraiment la liberté qu'elle désire ou plutôt se libérer de sa famille ?

1. Dissimulation instinctive de Thérèse

Est ce que nous voyons une scène où Thérèse essaie de dire clairement son sentiment vis-à-vis de sa famille et de son mari ? Peut-être que non. En effet, elle se dissimule instinctivement. Elle ne sait pas, ou ne veut pas, dire son secret. Par exemple, rappelons le voyage de noces de Bernard et de Thérèse :

Thérèse, songeant à la nuit qui vint ensuite, murmure : « Ce fut horrible... » puis se reprend : « Mais non... pas si horrible... » Durant ce voyage aux lacs italiens, a-t-elle beaucoup souffert ? Non, non ; elle jouait à ce jeu : ne pas se trahir⁴⁰.

³⁹ p.91.

⁴⁰ p.34.

Pour Thérèse, ce voyage est en réalité désagréable. Mais elle dupe son mari et ne lui laisse pas voir sa déception. Elle cache son chagrin dans son cœur et ne rend rien. Elle s'est convaincue que cette dissimulation est un « jeu ». Mais en réalité, ce n'est pas un jeu ; elle continuait cette habitude de se mentir depuis son enfance : « Oui... oui...surtout ne t'en fait pas une obligation : reviens quand le cœur t'en dira... quand tu n'auras rien de mieux ⁴¹». Dans cette scène, Thérèse a demandé à Anne, sa meilleure amie, si elle venait aussi le lendemain. Mais Anne lui a répondu non. Au vrai, Thérèse voulait voir Anne le lendemain aussi. Mais enfin, elle ne lui a pas fait savoir son désir. Ainsi, elle masque à son amie sa peine de ne pas la voir. De plus, ce n'est pas seulement par les paroles que Thérèse se ment, mais aussi par son visage et par son attitude. Le jour des noces, elle avait le sentiment douloureux de se perdre. Mais elle n'a pas jamais montré sa souffrance :

« Elle ne se ressemblait pas, c'est une autre personne... » Les gens virent seulement qu'elle « était différente de son apparence habituelle ; ils incriminèrent la toilette blanche, la chaleur ; ils ne reconnurent pas son vrai visage⁴².

Certes elle est changée ce jour-là, mais personne n'a jamais compris la vraie raison de ce changement. Ou plutôt, les gens de village sont enchantés par la charme de Thérèse : « Mais on ne se demande pas si elle est jolie ou laide, on subit son charme⁴³ ». Ainsi, même si elle souffre, elle essaie de ne pas le montrer. Et par son mensonge, elle devient comme une autre personne qui ne souffre pas aux yeux des autres. Donc, la dissimulation instinctive de Thérèse ne permet pas aux autres de connaître sa souffrance.

2. Goût pour la solitude de Thérèse

Ici nous trouvons aussi un paradoxe ; son espoir n'est-il pas de s'exprimer et d'être comprise par les autres ? N'a-t-elle pas besoin de communication avec les autres pour affirmer sa personnalité ? Sûrement, elle les désire :

⁴¹ p.29.

⁴² p.34.

⁴³ p.26.

D'où lui venait ce bonheur ? Anne avait-elle un seul des goûts de Thérèse ? [...] Aucun goût commun, hors celui d'être ensemble durant ces après-midi où le feu du ciel assiège les hommes barricadés dans une demi-ténèbre⁴⁴.

Pour Thérèse, le souvenir de son enfance avec Anne est important parce que cette époque était la seule et le meilleur moment où elle pouvait « être ensemble » en possédant le même temps, la même vue et la même atmosphère avec quelqu'un d'autre. Elle se sent certainement heureuse qu'Anne et elle se comprennent. Mais pourtant, elle prend des attitudes de d'éloigner des autres :

Au premier étage, Bernard se déshabillait ; Thérèse attendait que la bûche fût tout à fait consumée pour le rejoindre, — heureuse de demeurer seule un instant⁴⁵.

Comme nous l'avons compris dans la partie précédente, Thérèse n'a rien contre son mari parce que c'était elle qui désirait le mariage avec lui : « Au vrai, il était plus fin que la plupart des garçon que j'eusse pu épouser ⁴⁶». Mais elle préfère être seule qu'être avec lui. En effet, elle est fermée aux autres. Elle ne peut pas sortir d'elle et rentre dans sa coquille. Déjà, au jour des noces, elle déplore la perte de sa solitude : « elle avait le sentiment de ne plus pouvoir désormais se perdre seule ⁴⁷». Bien sûr, elle ne connaît pas encore ce qui lui arrivera dans la vie conjugale ce jour là. Mais dès le premier jour de la vie conjugale, elle souhaite être seule. Cela prouve son goût pour la solitude, par nature.

3. Prisonnière d'elle-même

Troisièmement, l'enfer de Thérèse, c'est elle. Dans la deuxième partie, nous avons compris qu'elle est dans plusieurs prisons successives et désire se libérer de cet enchaînement. Mais, il nous faut noter que cette captivité de

⁴⁴ p.27-28.

⁴⁵ p.71.

⁴⁶ p.26.

⁴⁷ p.33.

Thérèse n'est pas faite seulement par le facteur extérieur, c'est-à-dire, par l'enchaînement dû sa famille. Nous pouvons aussi trouver le facteur intérieur. En bref, elle est sa propre prison :

Sans que ce fût selon une volonté délibérée, sa douleur devenait ainsi son occupation et __ qui sait __ sa raison d'être au monde⁴⁸.

En s'apercevant de l'impossibilité de communiquer dans sa famille, Thérèse se heurte à sa propre incapacité à communiquer. Elle veut être comprise des autres, mais pourquoi ils ne l'écoutent pas, ne la comprennent pas ? Pourquoi elle ne sait pas s'exprimer ? Comment elle peut se libérer de son mari et de sa famille ? Mais en même temps, elle ne peut pas s'exprimer en raison de sa dissimulation instinctive et son goût pour la solitude. Ainsi, elle s'enferme toute seule dans le dilemme entre l'idéal et la réalité. Nous voyons que Thérèse est dans l'angoisse. Mais pourtant, elle ne fait aucun effort pour sortir de cette angoisse. Pour se sauver elle-même de son angoisse, ce qu'elle fait est seulement de fuir devant la réalité. Par exemple, elle remonte souvent dans des souvenirs du passé :

Naguère, à l'époque des grandes vacances ou de la rentrée des classes, Thérèse Larroque et Anne de la Trave se faisaient une joie de cette halte à la gare du Nizan. Elles mangeaient à l'auberge un œuf frit sur du jambon puis allaient, se tenant par la taille, sur cette route si ténébreuse ce soir ; mais Thérèse ne la voit, en ces années finies, que blanche de lune⁴⁹.

Nous trouvons que les deux états opposés cohabitent dans leur nature même. Le présent est « ténébreux », mais au contraire, le passé était « blanc ». Pour Thérèse, qui souffre de son angoisse, ce souvenir lui montre une lumière, un espoir. Elle admet aussi : « ce devait être son unique part en ce monde⁵⁰ » et chérit ce souvenir passé avec Anne. Ainsi, elle fuit dans ce

⁴⁸ p.108.

⁴⁹ p.19-20.

⁵⁰ p.27.

passé.

Par ailleurs, elle est absorbée aussi dans une douce rêverie :

Si elle avait de l'argent, elle se sauverait à Paris, irait droit chez Jean Azévédo, se confierait à lui ; il saurait lui procurer du travail. Être une femme seule dans Paris, qui gagne sa vie, qui ne dépend de personne... Être sans famille ! Ne laisser qu'à son cœur le soin de choisir *les siens* __ non selon le sang, mais selon l'esprit, et selon la chair aussi ; découvrir ses vrais parents, aussi rares, aussi disséminés fussent-ils...⁵¹

Là, Thérèse imagine la femme idéale qu'elle veut devenir, c'est-à-dire, une femme indépendante, libre. Pour elle, qui ne peut pas supporter son milieu étouffant, c'est un bonheur éphémère d'imaginer une vie où elle pourrait réaliser son désir d'être elle-même, d'être comprise telle qu'elle est par les autres. Donc, nous comprenons qu'elle évite d'être en face de la réalité, et vit dans le souvenir du passé ou dans la rêverie pour fuir cette réalité.

Mais comme nous savons, on ne peut pas s'évader éternellement de la réalité. Thérèse aussi, « elle se lassait de son bonheur, éprouvait la satiété de l'imaginaire plaisir ⁵²», et doit rentrer au réel. Ainsi, elle doit encore se heurter à son angoisse de la réalité. Donc, ce qu'elle fait est seulement l'aller et retour entre le rêve et la réalité. Certes elle a le désir d'être elle-même, mais au fond, elle ne peut pas rejeter sa vie réelle. En conclusion, Thérèse demeure toujours dans une cage d'angoisse.

Epilogue

Dans ce roman, les gens qui entourent Thérèse la traitent comme un monstre incompréhensible. Mais il nous faut noter que Mauriac défend Thérèse :

⁵¹ p.106.

⁵² p.107

Saurai-je jamais rien dire des êtres ruisselants de vertu et qui ont le cœur sur la main ? Les « cœurs sur la main » n'ont pas d'histoire... mais je connais celle des cœurs enfouis et tout mêlés à un corps de boue⁵³.

Nous comprenons que ce qui l'intéresse, c'est les gens qui se perdent dans leur vie et qui ne comprennent pas bien le sens de leur existence. Les gens qui entourent Thérèse la traitent souvent comme un monstre, mais aux yeux de l'auteur, elle est « moins féroces que les dames empanachées⁵⁴ ». Plus exactement, elle est plutôt humaine. Pourquoi ? Mauriac dit : « Elle incarne la difficulté d'être ⁵⁵ ». Thérèse aussi, elle ne sait pas au fond ce qu'elle veut :

« Mais maintenant, Bernard, je sens bien que la Thérèse qui, d'instinct, écrase sa cigarette parce qu'un rien suffit à mettre le feu aux brandes la Thérèse qui aimait compter ses pins elle-même, régler ses gemmes la Thérèse qui était fière d'épouser un Desqueyroux, de tenir son rang au sein d'une bonne famille de la lande, contente enfin de se caser, comme on dit, cette Thérèse-là est aussi réelle que l'autre, aussi vivante ; non, non : il n'y avait aucune raison de la sacrifier à l'autre.

— Quelle autre ? »

Elle ne sut que répondre, et il regarda sa montre⁵⁶.

Jusqu'à la séparation avec Bernard, Thérèse croyait qu'elle voulait « être elle-même » et que ce désir serait réalisé en se libérant de sa famille. Elle pensait que ce n'était pas la vraie Thérèse qui était ensevelie dans sa famille bourgeoise. Mais en fait, elle s'aperçoit finalement que c'était aussi vraie Thérèse. En effet, elle est incapable de se définir elle-même. Ainsi, cette incapacité de la définition d'elle-même produit, dans Thérèse, l'angoisse irraisonnée qui l'a poussée à la hâte à épouser Bernard, et à

⁵³ p.7.

⁵⁴ p.7.

⁵⁵ p.XI.

⁵⁶ p.124-125.

l'empoisonnement.

Et nous devons comprendre que cette angoisse en raison de l'incapacité de la définition de soi-même n'est pas seulement le cas de Thérèse. Jean Touzot explique ainsi :

Il faut avoir enseigné à l'étranger ou à des étudiants étrangers pour le croire ; quelles que soient leur race, leur nationalité, leur idéologie, leur religion, les jeunes femmes du monde entier vont à Thérèse, se reconnaissent en Thérèse⁵⁷.

Donc, Thérèse représente l'être humain. Cette angoisse de Thérèse est une chose commune parmi les gens. Et nous pouvons aussi dire que cet aspect faible de l'être humain qui est tourmenté par l'angoisse est une sorte de « charme » parce que cette faiblesse nous fait vivre. Nous avons tous quelques choses que nous n'arrivons pas à connaître, pas à comprendre. Et nous nous sentons souvent angoissés quand nous ne pouvons pas découvrir la réponse. Mais grâce aux choses incompréhensibles, nous sommes forcés de chercher les raisons pour lesquelles nous souffrons, et cet acte de l'être humain signifie donc exactement « vivre ». Ainsi, Mauriac insère cette phrase, en répétant trois fois, dans ce roman : « On ne se demande pas si elle est jolie ou laide, on subit son charme⁵⁸ ». Le charme de Thérèse est en bref, celui de ceux « dont le visage trahirait un tourment secret, l'élançement d'une plaie intérieure [...] ⁵⁹».

De plus Mauriac souhaite que Thérèse soit un jour récompensée : « J'aurais voulu que la douleur, Thérèse, te livre à Dieu. [...] Du moins, sur ce trottoir où je t'abandonne, j'ai l'espérance que tu n'es pas seule⁶⁰». Pourquoi ? De quelle récompense parle-t-il sinon de celle qui est attribuée aux pauvres des béatitudes ? Ici, nous voyons que la pensée chrétienne se reflète. Prenons une citation de la Bible :

Heureux vous qui pleurez maintenant, parce que vous serez

⁵⁷ p.V-VI

⁵⁸ p.19

⁵⁹ p.17

⁶⁰ p.7-8.

dans la joie⁶¹ !

Nous comprenons que parce que la personne est maintenant dans une situation difficile, son cœur s'ouvre déjà au ciel et donc qu'elle est déjà sauvée en espérance. Donc c'est ce que souhaite Mauriac pour Thérèse.

⁶¹ La Bible de Jérusalem, Les éditions du Cerf; Paris, 1973, p.1491.

Conclusion

Dans ce travail, nous avons vérifié la vraie figure de Thérèse. Dans une première impression, nous pensions que Thérèse était une femme forte et libre parce qu'elle est intelligente, indépendante, et avait sa propre image du personnage qu'elle voulait devenir.

D'une façon très risquée, terrible, plus exactement, en empoisonnant son mari, elle réussit finalement à se libérer de sa famille et à gagner sa liberté. Ce qui pousse si fortement Thérèse à se libérer est son incapacité de supporter le carcan familial. Dans sa famille, à cause de l'étouffement de la société, de sa famille et de la domination de son mari Bernard, elle se sent privée de sa liberté. On lui interdit de prendre la parole et elle doit se mentir à elle-même. Cela signifie la perte de sa personnalité pour elle. Donc elle se sent enchaînée à sa famille.

Mais cependant, sa captivité trouve aussi sa cause en elle-même. En fait, elle ne peut pas sortir d'elle. Elle dissimule instinctivement ses sentiments, elle préfère la solitude. Etant seule, elle s'enferme dans le dilemme entre l'idéal et la réalité. Tout ce qu'elle peut faire, c'est de fuir son angoisse mais en vain. Donc nous pouvons dire que Thérèse n'est une femme ni forte, ni libre. Et pour les autres, Thérèse est un monstre incompréhensible.

Mais en réalité, Thérèse n'est pas un monstre. Thérèse est nous. Nous aussi, nous nous perdons tous dans notre vie, nous avons tous des problèmes sans réponse dans notre cœur. La situation incompréhensible nous fait souffrir, mais en même temps, souffrir signifie vivre. En cherchant la sortie, la réponse d'un vague, nous vivons et cela nous permettra de nous approcher de la lumière que nous poursuivons. Mauriac souhaite que Thérèse, qui représente l'être humain soit ainsi sauvée.

Bibliographie

I. Œuvres étudiées :

- Edition utilisée pour la note de référence
MAURIAC François, *Thérèse Desqueyroux*, Bernard Grasset, 1927.
- Version japonaise
フランソワ・モーリアック、『テレーズ・デスケルウ』、遠藤周作訳、講談社、1997年。

II. Études et essais sur *Thérèse Desqueyroux* :

- ANGLARD Véronique, *François Mauriac Thérèse Desqueyroux*, Presse universitaires de France, 1992.
- MAUCUER Maurice, *Thérèse Desqueyroux Mauriac*, Paris, Hatier, 1970.
- MONFÉRIER Jacques (éd.), « Mauriac romancier », *La revue des lettres modernes François Mauriac 4*, Lettres Modernes Minard, 1984.
- SUFFRAN Michel, « François Mauriac », *Ecrivain d'hier et d'aujourd'hui 45*, Paris, Editions Seghers, 1973.
- TOUZOT Jean, *François Mauriac une configuration romanesque*, Lettres Modernes, 1985.

III. Ouvrages biographiques sur François Mauriac :

- Ouvrage en français
COCULA Bernard, CASSEVILLE Caroline (éd.), « François Mauriac 11 », *Nouveaux cahiers*, Bernard Grasset, 2003.
- LANLY André, *François Mauriac Thérèse Desqueyroux*, Paris, Bodas, 1973.
- Ouvrage en japonais
浜崎史朗、『モーリアック研究』、駿河台出版社、1972年。

IV. Autres ouvrages utilisés :

- Ouvrage en français
La Bible de Jérusalem, Les éditions du Cerf, Paris, 1973.
- Ouvrage en japonais
『聖書 新旧同訳』、日本聖書教会、1987年。